

La générale et le cordonnier

À Anne et Jacques Fontaine

« Bonjour, docteur. Ma femme m'a dit que vous êtes venu la voir plusieurs fois à l'hôpital. Vous lui avez fait grand plaisir : voilà deux ans qu'elle n'avait pas pu parler russe avec un médecin. Avant que vous n'entriez chez elle, moi aussi je voudrais vous parler. Puisque vous allez être notre médecin de famille, il faut que vous connaissiez un peu notre passé. Attendez, il faut que je vous montre quelque chose, vous allez voir, vous comprendrez mieux... »

L'homme est petit, quelque peu voûté. Une ride verticale, unique, profonde, lui coupe le front en deux ; toute une moitié est cachée par une abondante mèche de cheveux tout blancs, qu'il essaie continuellement en vain de ramener en arrière. Sans nervosité, mais comme s'il voulait s'éclaircir les idées. Malgré son allure peu soignée, son vieux pantalon rapiécé, son maillot de corps plus gris que blanc, le personnage n'est pas dépourvu d'une certaine noblesse.

Il sort du buffet une vieille boîte à chaussures sans couvercle, pleine de photos. « Voilà. Voilà Anna Sergejevna, il y a trente-cinq ans. » Sur l'épreuve légèrement jaunie qu'il me tend, une très belle femme blonde. Plus encore que le regard dur, les lèvres sensuelles sans même l'ébauche d'un sourire, c'est l'uniforme dont elle est revêtue qui retient d'abord l'attention : un uniforme d'officier, avec de larges épaulettes et beaucoup de décorations.

« L'ingénieur-générale Anna Sergejevna, il y a trente-cinq ans. Une femme qui a conçu et dessiné un sous-marin, qui en a dirigé la construction... Mais il faut que je commence par le commencement. J'avais trente-trois ans quand j'ai pris pour femme une belle fille de dix-huit. Ou plutôt, je devrais dire qu'elle avait dix-huit ans quand elle a pris pour mari un cordonnier de trente-trois... Oui, je suis cordonnier. Un bon métier, dans l'Union. Ce n'est pas facile de faire réparer ses chaussures, là-bas, et tout le monde a besoin un jour ou l'autre d'un ressemelage. Et quand on sait façonner sur mesure, alors là, ça devient un métier en or... »

Tout de suite après le mariage, elle lui avait déclaré qu'elle ne voulait pas d'enfants, et qu'elle désirait étudier. Et elle avait été étudier. Pendant des années et des années : des certificats, des diplômes, des doctorats. Elle était devenue un grand, un très grand général ingénieur. Puis elle avait été nommée officier et générale dans l'Armée rouge, dans le Génie maritime. « Jusqu'à ce jour, je me demande comment elle a finalement accepté une grossesse entre deux diplômes et une autre entre deux promotions. En tout cas, deux fils nous sont nés. Moi, j'ai toujours continué à réparer des chaussures et,

quand il n'y avait pas de crise, à en faire sur mesure. Et puis, bien entendu, j'ai élevé les deux garçons. Quel bonheur, docteur ! Vous avez des enfants ? Oui ? Alors, vous savez ce que c'est... Les enfants et les chaussures ont rempli ma vie. »

Sa femme avait une vie toute différente : un chauffeur, avec une belle voiture, venait la chercher chaque matin et la ramenait le soir. A peine rentrée à la maison, elle se mettait à lire de gros livres en anglais ou en allemand, et à dessiner sur du papier calque, qu'elle brûlait ensuite. « Moi, le soir, je lisais ou j'écoutais de la musique. Ah, mon Tchaïkovski ! Vous aimez Tchaïkovski, docteur ? Elle respire la sincérité, sa musique, vous ne trouvez pas ?... Ce n'était pas facile, pour un petit cordonnier d'être le mari d'une femme qui était un grand ingénieur et en même temps un général célèbre. Mais je l'aimais tellement que j'étais prêt à tout pour qu'elle soit contente et heureuse. A un moment donné, j'ai pensé que mon métier la gênait dans sa carrière et je lui ai proposé de divorcer, mais elle a refusé. J'en ai conclu qu'elle m'aimait aussi, à sa façon... Docteur, il faut être patient, je vous en prie ; il faut m'écouter, c'est important. »

Avec les enfants, tant qu'ils étaient petits, cela allait bien, très bien même. Et puis, dès l'âge de dix ans pour l'aîné et sept pour le cadet, ils avaient commencé à le regarder avec mépris. Tous deux avaient rêvé, dès leur enfance, d'une carrière militaire. Ils étaient fiers de leur mère et ils l'adoraient. Ils avaient fait leur service militaire dans la marine, bien sûr. Cependant, ils n'avaient pas accepté de suivre les cours de l'école d'officiers, et cela sous un prétexte futile et bizarre : ils détestaient l'uniforme, surtout celui d'apparat, et encore plus ses épauettes – des idées de gosses ! Ils étaient hommes-grenouilles et c'est à cause de cela qu'on ne leur accordait pas maintenant le visa pour Israël. L'aîné était agronome et le second géologue.

« La catastrophe est arrivée au moment de la retraite d'Anna Sergeyevna. Elle a vieilli de vingt ans le jour où elle a quitté l'uniforme. Plus de chauffeur, plus de voiture, et surtout plus de travail. Elle restait des journées entières, seule dans la maison, assise dans un fauteuil près de la fenêtre. Elle regardait le jardin d'enfants qui se trouvait juste en face de notre maison. Elle regardait jouer les enfants, ses joues ridées constamment mouillées de larmes. Elle ne s'animait que quand les petits-enfants venaient à la maison. Nous en avons trois, trois garçons – deux chez l'aîné, et un chez le cadet. Moi je n'osais pas trop m'en occuper. Ce n'était pas facile, car les petits, dès qu'ils arrivaient, descendaient aussitôt dans mon atelier. A l'âge de trois ans, la pince emporte-pièce n'avait plus de secret pour eux et ils savaient poser des œillets ! Je tremblais quand ils s'emparaient du tranchet, de la pince coupante ou du poinçon rond, mais tous les trois avaient le don ! Ils aimaient même l'odeur du cuir, c'est la meilleure preuve. Rien de méchant ne leur est jamais arrivé pendant qu'ils jouaient chez moi. Anna Sergeyevna s'est mise à

leur faire toutes sortes de pâtisseries et de crèmes ; elle leur préparait même du cacao. Eux, aussitôt bu et mangé, redescendaient dans ma petite boutique.

« Quelques mois après le début de sa retraite, elle a commencé à souffrir de ses hanches et de ses genoux. Son état allait en empirant. Bien entendu, je m'occupais d'elle, et finalement, ça m'a posé des problèmes avec les voisins. Je vais vous expliquer ; c'est moi qui me suis toujours occupé de la marche de la maison et jamais, jamais, je n'ai touché à son traitement d'officier, ni plus tard à sa pension de retraite. Je crois d'ailleurs qu'elle non plus n'y touchait pas, car l'argent pour l'argent ne l'a jamais intéressée... Donc, comme je la soignais pendant la journée, chaque soir je descendais à l'atelier pour travailler. Les voisins ont fini par se plaindre. Les coups de marteau et le bruit de la machine à coudre, ça les dérangeait. C'est ainsi que je suis devenu le spécialiste de la chaussure cousue main à Leningrad. Et nous avons continué à ne pas avoir d'ennuis d'argent.

« Autre chose : j'avais beau être l'époux d'une *chichka*¹ de l'Armée rouge, j'étais toujours resté juif dans l'âme. Je savais même lire les prières dans le *Sidour*² – à vrai dire sans les comprendre trop bien. Sauf que, pour ne pas entraver la carrière d'Anna Sergejevna, je ne parlais jamais de tout ça, ni à la maison ni devant les gens. Parce que dans l'Union, on ne sait jamais qui entend et qui écoute, qui répète et à qui. Mais ça n'a pas empêché que pendant la guerre de Six Jours, je me suis rendu compte brusquement de ce que représentait pour moi la Palestine. Et j'ai vu que mes deux fils, eux aussi, avaient le virus d'*Eretz Israël*. Mais nous n'en avons pas dit un mot. Je ne m'explique d'ailleurs pas pourquoi. Après la guerre de Kippour, j'ai eu l'impression de ne plus avoir le choix : j'ai déposé une demande de visa pour Israël. Et là, franchement, je ne me suis pas reconnu moi-même, parce que j'ai fait tout naturellement la demande pour moi et pour Anna Sergejevna en même temps. Sans la consulter. A ma grande surprise, les enfants en ont fait autant, et j'espère qu'un jour prochain ils arriveront ici.

« Il s'est passé une chose curieuse, et c'est là que je voulais en venir. Quelque chose d'incompréhensible pour moi. Depuis que j'ai pris la décision que *nous* allions « monter » au Pays, ma femme a changé, petit à petit. Elle a tout accepté, sans un mot de protestation. Qui plus est, depuis, elle se plaint beaucoup moins de ses infirmités. Elle est beaucoup plus gentille avec moi. Je la sens autre. Pour moi, les réactions des femmes sont souvent inexplicables, toujours imprévisibles.

¹ Pomme de pin, l'équivalent russe d'une « grosse légume ».

² Livre de prières.

La femme m'accueille d'un sourire qui se veut aimable, mais qui attend. Qui mendie ? Quand elle sourit, elle découvre ses dents : une rangée inférieure de dents blanches, éclatantes, et trois dents couronnées d'or, les seules qui lui restent en haut. J'en suis fasciné. Les yeux bleus, les rides profondes du visage, les deux petites tresses de cheveux, rien n'existe. Que les trois points dorés, espacés, soulignés d'une ligne blanche.

« Vous avez bavardé un bon moment avec Yossef Alexandrovitch. Il a dû être content, mon mari, de pouvoir parler yiddish. Le médecin qui me soignait quand j'étais dans l'Armée rouge... »

« Non, Anna Sergeyevna, cette fois-ci, je ne suis pas d'accord. Je vous ai vue trois fois, et à chaque fois, vous m'avez parlé uniquement de l'Armée rouge. Aujourd'hui, je voudrais vous entendre parler de vous. »

« »

« Oui, oui. »

« C'est simple, il n'y a pas grand chose à dire. J'ai perdu mes parents à l'âge... Je n'ai aucun souvenir d'eux. J'ai été élevée dans un orphelinat pour filles. Nous étions deux cent cinquante filles, toutes habillées en gris. Pendant de longues, longues années, pour moi tout a été gris, pas seulement mes vêtements, mais ma vie elle-même... Et puis un jour, un après-midi de printemps, j'avais seize ans, on nous emmenait en rang par deux au cinéma, nous sommes passées devant l'échoppe d'un cordonnier, et j'ai vu un spectacle qui m'a fait m'arrêter pile. Un homme était en train de prendre les mesures du pied d'une femme. Il allait lui faire des chaussures sur mesure ! Je ne savais même pas que cela se faisait, des chaussures sur mesure. Mes pieds à moi n'avaient jamais connu autre chose que de durs sabots. Le cordonnier était jeune ; il avait une bonne grosse tête avec une tignasse noire qui lui retombait sur le front et cachait presque son œil gauche. Pour prendre les mesures, il se servait d'un vieux centimètre de couturière, bien usé. Il avait un petit bout de crayon derrière l'oreille, le mouillait de sa langue et inscrivait les chiffres dans un calepin aux coins écornés. Ses gestes étaient doux, délicats. J'avais l'impression qu'il caressait le pied de la femme. Sur le coup, j'ai eu une envie folle d'une paire de chaussures sur mesure, une envie qu'on me caresse le pied. Je me suis juré qu'à l'avenir je ne porterais que des chaussures sur mesure.

« Quand, à l'âge de dix-sept ans et demi, j'ai quitté l'orphelinat avec mon baluchon, je suis allée directement à l'échoppe du cordonnier. Mais mon pécule, serré dans un mouchoir et bien caché dans mon soutien-gorge, ne représentait même pas la moitié du prix d'une paire de chaussures. Pour les avoir, il a fallu que j'épouse le cordonnier. Il était follement amoureux de moi, il me passait tous mes caprices, ne s'opposait à aucune de mes volontés. Mais au lit, c'était pénible, il était imprégné d'une épouvantable odeur de cuir, jusqu'à la moelle de ses os. Je n'ai jamais pu m'y habituer. Le plus souvent j'étais prise d'une irrésistible nausée, et à chaque fois, je le repoussais.

« Au fond, c'est peut-être des habits que je devrais vous parler. Quand, pendant toute son enfance, une fille a porté un tablier gris, vous comprendrez facilement qu'ensuite elle n'a qu'un seul désir : avoir des vêtements que tout le monde remarque ! Quand, pendant des années, on n'a été qu'un numéro gris anonyme, on a besoin d'être connu, et même célèbre. Quand j'ai franchi pour la dernière fois le portail de l'orphelinat, l'ambition me dévorait déjà. C'est ainsi que j'ai eu la force d'apprendre, d'étudier, jusqu'à arriver à ma position et à mon bel uniforme. Ma photo paraissait dans les journaux plusieurs fois par an, j'étais sur les tribunes avec les grands du Parti et de l'Armée. Je peux dire que j'ai atteint le but que je m'étais fixé.

« Mais il faut que je vous reparle de mon mari. Sur le coup, j'avais pensé que je divorcerais sitôt ma paire de chaussures aux pieds. Mais j'ai vite compris que la cordonnerie était un bon métier, chez nous, dans l'Union. Presque aussi bon que celui de tailleur ; peut-être un peu moins considéré. Et puis chez nous, un mari travailleur manuel ne gêne pas la carrière d'une femme, bien au contraire. Il me servait en somme de label de pureté pour les gens qui me surveillaient du fait de ma fonction dans l'Armée. Mais je le méprisais, ça oui. Son existence me paraissait sans horizon, étriquée. Le mépris est un sentiment bien agréable ; on méprise les petits, les faibles, on leur est supérieur, on les domine. Et puis, un jour, vous vous apercevez que celui que vous méprisez est parfaitement heureux, qu'il vit en paix avec son entourage et sa conscience, alors que vous, vous êtes toujours insatisfait, sur votre faim. Ici il vous manque un diplôme, là il vous semble que vous êtes en retard d'une promotion ou d'une décoration. Vous réalisez tout à coup que les enfants que vous avez mis au monde vous détestent, que les petits-enfants vous ignorent ; tous vous préfèrent un pauvre petit artisan, un bonhomme de rien du tout. Alors là, votre mépris se transforme en un autre sentiment, bien plus terrible et violent, qui vous ronge et vous use, la jalousie. Je me rends compte aujourd'hui que toute ma vie, j'ai envié le bonheur tranquille de mon mari. A partir du jour de ma retraite, cela a été vraiment intolérable. A ce moment-là, moi j'ai tout perdu, tandis que mon mari, lui, a eu quelque chose en plus – il m'avait, moi, à la maison ! Il pouvait s'occuper de moi, me dorloter. J'étais jalouse de moi-même, j'ai cru devenir folle.

« Quand j'ai commencé à souffrir de mes douleurs et à ne presque plus pouvoir marcher, je me suis trouvée complètement dépendante de mon mari. Là, nouvelle surprise : il a très bien accepté la chose. Il négligeait même les chaussures pour prendre uniquement soin de moi. Quelqu'un a dit un jour qu'il y a trois catégories de gens : ceux qui dévorent les autres, ceux qui sont destinés à être dévorés, et enfin ceux qui se dévorent eux-mêmes. J'ai toujours cru que je faisais partie de la première catégorie, et mon mari de la deuxième. Je vois bien maintenant qu'en réalité, j'appartiens à la troisième ; toute ma vie, je me suis dévorée moi-même. Quant à mon mari, il n'entre dans aucune catégorie. Et cela parce qu'un seul sentiment l'anime : l'amour. L'amour de son métier, de sa musique, de ses enfants et de ses petits-

enfants, et peut-être surtout de moi. Il ignore la jalousie et le mépris, l'orgueil et la haine, l'ambition et l'insatisfaction. C'est pourquoi il est inclassable, parce qu'il est essentiellement bon !

« Des années ont passé ainsi : moi clouée dans un fauteuil près de la fenêtre ou couchée dans le lit qui était dressé dans la salle à manger, mon mari affairé toute la journée, entre mes soins et le ménage, la cuisine et les courses, qui prennent beaucoup de temps dans les villes de l'Union.

« Un jour, la bourrasque est entrée dans notre maison, il y a un peu plus de trois ans, en octobre 1973. Les deux fils étaient venus nous voir, chacun avec sa femme. Cela n'arrivait d'ordinaire qu'au jour de l'An, qu'ils viennent nous voir ensemble. Tous les quatre étaient tendus, graves, pendant qu'ils écoutaient dans un silence profond les informations au poste de radio. On parlait de la guerre au Proche-Orient. Mon mari préparait le thé pour tout le monde à la cuisine. Il a apporté le plateau avec les verres, la théière et le pot de confiture. D'un geste autoritaire, que je ne lui avais jamais connu, il a éteint le poste. Nous l'avons regardé, interloqués. D'une voix d'acier, il a dit aux enfants : ' Demain, je vais au ministère. Je dépose une demande de visa pour Israël. Pour moi et pour votre mère.' La foudre m'a frappée. Je ne comprenais pas bien ce qui m'arrivait. La veille seulement, comme à chaque veille de la Révolution d'octobre, une délégation d'officiers supérieurs était venue, avec un général en tête, m'apporter un panier plein de bouteilles de vodka et de boîtes de caviar. Et maintenant, mon mari effaçait d'une phrase toute ma carrière, tout mon passé, toute mon existence ! Mais le coup de grâce, c'est mon fils qui me l'a porté, le cadet, le plus silencieux et réservé. Quand il a commencé : 'Mon petit papa...', j'ai immédiatement senti qu'un drame se préparait, car jamais il ne l'avait appelé autrement que 'Père '. Les enfants eux aussi avaient décidé de quitter l'Union et d'aller vivre en Israël. Moi, personne ne m'avait rien demandé. J'étais seule avec mon ambition, mon mépris et ma jalousie. Brisée. Le lendemain, Yossef Alexandrovitch a déposé la demande de visa et dans les jours qui ont suivi, j'ai commencé à souffrir d'hypertension. Une nouvelle maladie pour moi. Quand j'ai fait un accident cérébral, on m'a prise à l'hôpital militaire et j'y ai eu droit aux meilleurs soins possibles.

« Mon mari ne me quittait ni de jour ni de nuit. J'ai découvert chez lui pendant ces journées-là une sérénité qui l'armait d'une force inébranlable. Il était comme un roc. J'avais devant moi un être inconnu. Brusquement je me suis rendu compte que depuis des années j'étais mariée à un homme véritable, fort. De nous deux, c'est lui qui avait toujours été le plus fort. Et là, docteur, il faut que je vous dise quelque chose de surprenant, de merveilleux. Depuis que nous sommes ici, en Israël, je suis amoureuse de mon vieux mari, de mon petit cordonnier ! Oui, docteur. Par moments, j'ai du mal à réaliser ce qui m'arrive. Si je lisais une chose pareille dans un livre, j'aurais du mal à croire que cela soit possible. A mon âge, à son âge. Dans mon état ! Après tant d'années de vie commune... non plutôt de vies parallèles... Je ne suis pas experte en sentiments d'amour, nous n'en avons jamais parlé avant, et

encore moins maintenant. Mais je sens que mon mari a bien saisi le changement qui s'est fait en moi. Il est pareil à lui-même, mais de temps en temps, il se permet un petit geste, presque imperceptible. Du bout des doigts, il me touche la joue ; deux fois, il m'a caressé le sourcil, et une fois, même, me croyant endormie, il m'a embrassé très légèrement les cheveux. Docteur, je sens moins son odeur de cuir. »